JE COMPTE SUR VOUS
UN FILM DE PASCAL ELBÉ

ISAAC SHARRY PRÉSENTE

VINCENT ELBAZ

JULIE GAYET

ZABOU BREITMAN

LUDOVIK

DANS

JE COMPTE SUR VOUS

UN FILM DE **PASCAL ELBÉ**

AVEC **ANNE CHARRIER NICOLE CALFAN LIONEL ABELANSKI CATHERINE MOUCHET DAN HEZBERG PATRICE ABBOU GRÉGOIRE BONNET LÉO ELBÉ SÉBASTIEN LIBESSART**

DISTRIBUTION
REZO FILMS
3-5, rue de Metz
75010 Paris
Tél. : 01 42 46 96 12

SORTIE LE 30 DÉCEMBRE 2015

IMAGE : SCOPE / SON : 5.1 / VISA : N°137563 / DURÉE : 1H38

Matériel presse et publicitaire disponible sur rezofilms.com

RELATIONS PRESSE
GUERRAR AND CO
François Hassan Guerrar
57, rue du Faubourg Montmartre
75009 Paris
Tél. : 01 43 59 48 02
guerrar.contact@gmail.com

SYNOPSIS

Un homme, un téléphone portable, plusieurs millions d'euros dérobés, une quarantaine d'établissements bernés. Drogué à l'adrénaline que ses arnaques lui procurent, Gilbert Perez manipule et trompe ses victimes avec brio en se faisant passer tour à tour pour leur président puis un agent de la DGSE. Il rêve d'offrir à sa femme Barbara une vie normale, mais insatiable et sans limite, sa folie le mènera à sa perte.

ENTRETIEN AVEC
PASCAL ELBÉ

D'où est venue l'envie de faire JE COMPTE SUR VOUS ?
D'Isaac Sharry, mon producteur. Quand il m'a parlé de Gilbert Chilkli et des arnaques dingues qu'il avait commises, je me suis souvenu que trois ans avant, j'avais moi-même lu dans Le Parisien comment une directrice d'agence bancaire avait été remettre 358 000 euros à un inconnu, sur un simple coup de fil, dans les toilettes d'un café… Cette affaire m'avait interpelé et quand je me suis rendu compte que mon producteur parlait du même homme, j'ai tout de suite été intéressé. Et il a organisé une rencontre avec Chikli.

Comment s'est-elle passée ?
Je l'ai trouvé plein de charme, assez brillant, avec un charisme fou. J'ai tout de suite vu la malice dans son regard et le danger qui pouvait en découler. Mais je me suis dit que pour autant, je ne tenais pas un film. Il me manquait un propos, l'angle de tir pour raconter une histoire… Quelques mois plus tard, je rencontre sur un plateau télé une avocate qui s'occupe des parrains de la mafia. Elle me dit d'aller peut-être voir du côté de la sociopathie ou de la psychopathie. Et là, je me rends compte que je tiens peut-être mon film : le portrait d'un manipulateur.

Cette dimension du personnage est particulièrement à l'œuvre lors de la première arnaque, qui montre combien le talent de Gilbert Perez est de déceler les failles de son interlocutrice et de jouer avec.
Oui, ce qui l'attire n'est pas l'argent mais l'adrénaline, la jouissance à éprouver une forme d'impunité, à ressentir un pouvoir sur l'autre. Cet homme autodidacte a une façon presque innée d'appliquer les mécanismes de la manipulation, que vous apprenez parfois dans les écoles de commerce ou de télémarketing. Non seulement il les applique naturellement, mais il va beaucoup plus loin. D'instinct, il dit à la banquière de ne parler à personne pour mieux l'isoler et l'empêcher de demander conseil à quelqu'un de son entourage. Et il lui dit qu'elle est la seule digne de confiance pour lui donner le sentiment d'être élue et donc la valoriser. Être en empathie avec cette femme permet de comprendre pourquoi le mécanisme qu'il utilise fonctionne sur elle. Et pourrait fonctionner sur chacun d'entre nous.
Dans les premières ébauches du scénario, je faisais d'ailleurs le portrait sans concession d'un psychopathe qui a zéro affect. Ce qui posait un vrai problème : on ne pouvait pas suivre un tel homme pendant une heure et demie.

Comment êtes-vous donc arrivé à écrire le personnage qui convenait à votre désir de cinéma?
En me décollant de la vraie vie de Chikli, de toutes ces notes sur lui qui m'entravaient. Je voulais raconter une vie plus normale, comme dans « Les Sopranos », avec cet aller-retour entre le quotidien banal d'un type qui doute et son travail « extraordinaire ». Je n'avais pas envie de faire LES AFFRANCHIS à Tel Aviv ! Scorsese l'a déjà réalisé et beaucoup mieux que je ne pourrai jamais le

faire. Au final, tout ce que je filme est romancé hormis la mécanique de l'arnaque, et sa folie.

« Inspiré de faits réels », est-il pourtant précisé au début du film…
Je n'étais pas sur de vouloir le mettre. Mais bon, c'est quand même inspiré de faits réels. Et le dire dès le début évite de se poser des questions de crédibilité. Même le spectateur qui n'a jamais entendu parler de cette histoire peut s'y couler et y croire malgré son invraisemblance.

Au final, la distance que vous instaurez vis-à-vis de Gilbert est très intéressante : sans jamais tomber dans la complaisance, encore moins dans l'admiration, on s'intéresse à lui.
Oui, j'ai créé une espèce d'entre deux où je lui ai donné des circonstances atténuantes : une mère absente et castratrice, un sentiment d'impunité car il est tombé petit du troisième étage sans se faire mal… Comme sa mère le dit, il retombe toujours sur ses pattes.
Son quotidien d'enfant est de jouer au chat et à la souris avec les huissiers, d'endosser un rôle qui n'est pas le sien. Son père n'est pas présent et sa mère lui laisse une totale liberté pour faire ses coups. Et il finit par ne plus pouvoir s'en passer, comme un drogué. Avant de faire cette grosse arnaque finale qui va causer sa perte, son frère lui fait bien remarquer que c'est avant tout l'adrénaline qui le fait kiffer. Et sa femme l'a compris aussi. C'est pour cela qu'elle l'a quitté.

Et son fils finit par ne plus croire à ses boniments quand il vient le voir en prison…
Je ne voulais pas être trop moraliste mais quand même, il fallait qu'il paye un peu et se retrouve tout seul. La première partie du film est assez flamboyante mais dans la deuxième en revanche, l'étau se resserre et il se fait attraper. Mais même en prison, il continue à faire ses arnaques. C'est une maladie, il n'est pas guéri.

Quand vous filmez ses coups de téléphone, votre mise en scène est très précise, quasi chirurgicale…
C'était un vrai challenge de rendre cinématographiques ces arnaques téléphoniques. Mais j'étais convaincu qu'elles pouvaient l'être, c'est avant tout pour les donner à voir que j'ai eu envie de faire le film. Regarder quelqu'un se faire manipuler, douter, commencer à reprendre confiance puis d'un coup basculer… Il y a un côté huis clos, dont la dramaturgie m'intéressait. J'ai revu TALK RADIO d'Oliver Stone, l'histoire d'un animateur de radio qui est manipulé par un auditeur, notamment pour saisir comment Stone utilisait l'espace. Et puis j'ai visionné des films sur des escrocs, sur la manipulation comme ARRÊTE-MOI SI TU PEUX de Spielberg. Plus globalement, j'ai puisé dans mes souvenirs de cinéma pour comprendre qu'il vaut mieux souvent suggérer que montrer.

Vous jouez le polar mais aussi la comédie. Comment avez-vous trouvé cette alchimie ?
Dans TÊTE DE TURC aussi, ça déconnait un peu. C'est ma manière naturelle d'écrire, nourrie sans doute de mon amour pour un certain cinéma italien d'après guerre : dans le drame, avoir la phrase qui peut faire rire. Cet entre-deux est parfois difficile à imposer en France où l'on estime trop souvent que si on fait du social, il faut ennuyer les gens ! Alors que les Espagnols, les Danois, les Anglais réussissent très bien à faire entrer de la vie dans quelque chose de très sombre. Quand Chikli me racontait ses histoires, lui-même me faisait rire parfois. Le mélange des sentiments fait la vraie vie.

Le film est aussi le portrait d'une époque qui a peur. Sans cette angoisse ambiante, les victimes de Gilbert seraient moins manipulables…
Oui, c'est pour ça aussi que je montre les attentats. On est dans une période post 11 septembre, avec ensuite les attentats de Madrid et de Londres, après lesquels on est rentré dans le tout sécuritaire. C'est grâce aux Renseignements qu'on évite beaucoup de choses mais cet homme joue vraiment sur ce climat de suspicion. Il utilise tout ce qui l'entoure, comme une éponge.

Il utilise aussi la propension à la dématérialisation de notre époque. Du coup, il peut sembler moins aberrant de se laisser prendre « juste » par une voix…
Bien sûr. Avant, on parlait du travail à la chaîne mais aujourd'hui, il s'est étendu d'une autre façon : vous êtes coupé des autres, chacun derrière votre ordinateur et votre patron, vous ne l'avez jamais au bout du fil. Donc c'est très facile pour quelqu'un de se faire passer pour lui. On a beau jongler avec des chiffres et des algorithmes, on reste un maillon de la chaîne.

Et le choix de Vincent Elbaz ?
À un moment, je devais jouer le rôle mais quand j'ai compris que je n'aurais que quatre semaines de préparation et six semaines de tournage pour faire ce film ultra découpé, entre deux pays… J'ai douté de pouvoir être devant et derrière la caméra et j'ai appelé mon camarade Vincent Elbaz : « Je ne sais pas si je vais jouer ce rôle, est-ce que tu peux me faire l'amitié de lire le scénario ? » Il m'a dit oui tout de suite et le lendemain, on s'est vu, on a fait une lecture, parlé de tout et n'importe quoi mais pas du film et à la fin, je me vois lui tendre le scénario en lui disant : « Il est à toi. », sans même avoir réfléchi, juste guidé par mon instinct. Vincent a amené un côté chien fou au personnage – là où moi, j'aurais peut-être été trop cérébral. Il est un tellement bon soldat, heureusement que je suis parti avec lui. Tout s'est passé très simplement, comme avec le reste de l'équipe, que j'ai constituée très vite, là encore beaucoup à l'instinct. Toute l'équipe a fait ce film dans un état d'urgence, portée par un amour du cinéma. Quand on implique les gens, ils vous donnent tout et grâce à eux, je crois que j'ai fait le film que je voulais faire. C'est un petit miracle avec le peu de temps que j'avais.

Et Julie Gayet ?
Je voulais une fille beaucoup plus claire que Gilbert, moralement et physiquement, qu'on sente tout de suite qu'elle a de l'éducation, qu'elle ne vient pas du même monde. Julie, que j'avais croisée sur le tournage du RAINBOW WARRIOR, correspondait tout à fait à cette image. En tant qu'actrice, elle est pleine de charme et j'aime son parcours de productrice. Et j'aime la femme, sa personnalité. Dans la scène du piano, on comprend pourquoi Gilbert est tant attaché à son épouse : parce qu'elle aussi peut le berner. Elle n'est pas juste celle qui souffre et qui est déçue.

Autre personnage de femme forte : la commissaire…
Oui, je voulais que l'autorité, comme dans mon premier film, soit féminine – d'où le choix d'un juge qui soit également une femme. Zabou Breitman est une camarade avec laquelle j'avais déjà travaillé, notamment sur 24 JOURS. On en avait retiré une grande complicité car le film était assez lourd. J'adore sa liberté de jeu et de pensée. Et sa fantaisie. Elle ne joue pas classique. Dans la scène d'interrogatoire, elle s'excuse presque, elle est désolée pour Gilbert. Elle ne joue pas au flic mais reste crédible dans son rôle, de manière très quotidienne et humaine.

Et le personnage du frère ?
Depuis le début, il met en garde Gilbert, lui dit qu'il est temps d'arrêter. Il est un peu le regard du spectateur, celui qui accompagne Gilbert mais que celui-ci n'entend pas. Pour son rôle, je cher-

chais un garçon un peu emprunté, avec une douceur. Il est interprété par Ludovik, un membre du collectif d'humoristes Studio Bagel que l'on peut voir sur le web et Canal Plus. C'est mon fils qui me l'a fait découvrir, tous les jeunes sont fous de lui. Il est inventif, plein de talent et toujours juste. Je trouve cette génération d'acteurs remarquable. Ludovik a amené une autre énergie sur le film.

Et la musique ?
Comme pour l'écriture du film, qui n'est ni un drame, ni une comédie, il fallait trouver le ton. Pour la première partie du film, où Gilbert improvise ses arnaques, j'ai voulu une musique proche du jazz, un peu à la WHIPLASH, avec du charleston, des effets de charleston inversé afin d'obtenir une musique un peu organique, comme si on faisait un bœuf devant nous. Dans la deuxième partie, on est sur une facture de polar plus classique, avec des nappes de musique plus attendues. La musique a été composée par Pascal Lengagne. Avec lui aussi, le rapport au travail a été très simple.

Et tourner à Tel-Aviv ?
C'est une ville que j'ai beaucoup aimé filmer. La vraie histoire était basée là-bas et permettait aussi d'esquisser la vie de ces expatriés français qui y vivent, qui rament tous, se débattent. Tel-Aviv est une ville très cinégénique. Comme New-York, elle offre des perspectives, une architecture et un urbanisme très cinématographiques.

Comment s'est passée votre collaboration avec Isaac Sharry?
Il m'a accompagné comme un vrai producteur. Il n'avait pas les réponses mais il m'a posé les bonnes questions et assez habilement, il m'a aidé à améliorer le scénario. Il m'a accompagné dans cette aventure là avec beaucoup de courage. Il n'a jamais lâché, j'ai été bluffé par son envie de cinéma.

Avez-vous abordé les choses différemment que pour votre premier film ?
J'étais dans la même urgence, mais peut-être parfois un peu plus assuré. J'aime le cadre, l'image, raconter une histoire. Mettre en scène est un terrain d'expression génial, très épanouissant. On a un mot à dire sur tout ! J'aime embarquer les gens, ne pas les laisser à la lisière.

ENTRETIEN AVEC
ISAAC SHARRY

Vous êtes non seulement producteur mais à l'origine de JE COMPTE SUR VOUS...
Oui, j'ai eu l'idée de faire un film à partir des arnaques de Gilbert Chikli. J'avais entendu parler de lui par des amis, à un moment dans mon entourage, tout le monde ne discutait plus que de cet homme qui, d'un simple coup de téléphone arrivait à se faire passer tour à tour pour leur président puis un agent de la DGSE et à soutirer de l'argent, beaucoup d'argent... Ses carambouilles paraissaient tellement improbables que j'ai été fouiller sur internet, dans les journaux, à la radio. Plus je cherchais, plus j'avais la confirmation que tout ce qui se disait sur lui était vrai et qu'il y avait là un sujet de film. J'ai donc continué à creuser pour savoir qui était cet homme, jusqu'à entrer en contact avec l'avocat de Gilbert Chikli, puis Gilbert Chikli lui-même, que j'ai été voir en prison.

Pourquoi avoir eu envie de le rencontrer ?
Parce que j'avais envie d'avoir directement accès à cette histoire par le biais de ses protagonistes. Je voulais savoir ce qui s'était passé le plus justement possible, être au plus près de la vérité. Un an avant qu'il sorte de prison, j'ai donc rencontré Gilbert Chikli. Et dès qu'il est sorti de prison, on a passé quelques moments ensemble, pendant lesquels je l'ai interrogé et enregistré pour qu'il m'explique précisément, de manière presque chirurgicale, la manière dont il procédait. Comment des banquiers qui gagnent des milliers d'euros et ont fait de grandes études peuvent-ils se laisser berner par le simple coup de fil d'un homme ? Comment peuvent-ils appeler les banques pour se faire livrer deux, trois ou quatre millions d'euros et les donner à quelqu'un qu'ils ne connaissent pas ?! À la fin de ces conversations avec Chikli, j'avais en ma possession dix cassettes où il me racontait les tenants et les aboutissements de ses arnaques, leur mécanisme. J'en ai fait une retranscription et j'ai proposé à Pascal Elbé d'écrire et de réaliser le film à partir de cette matière première. Je lui ai également fait rencontrer Gilbert et les policiers qui l'avaient suivi. Et il s'est mis au travail.

Pourquoi l'envie de rencontrer aussi les policiers ?
Ces arnaques par téléphone étaient tellement improbables que je me suis mis à douter : « Qui me dit que ce qu'il me raconte est réellement ce qu'il a fait ?! » J'ai donc été chercher un autre son de cloches du côté des enquêteurs, notamment des deux policiers qui l'avaient suivi. Et leur point de vue a aussi nourri le film.

Pourquoi avez-vous pensé à Pascal Elbé pour écrire et réaliser ce film ?
Pascal m'avait invité à voir son premier long métrage, TÊTE DE TURC, que j'avais beaucoup aimé. Et puis on avait joué ensemble dans LES MAUVAIS JOUEURS de Frédéric Balekdjian, on a tissé un lien d'amitié qui ne s'est jamais démenti. Surtout, il fallait trouver la bonne personne, celle qui pourrait comprendre le mental de cet

arnaqueur professionnel, l'approcher et gagner sa confiance pour qu'il lui dise des choses qu'il ne m'aurait peut-être pas dites. Pascal a été formidable et je suis vraiment ravi d'avoir travaillé avec lui sur ce film. On a fait un bon duo, du scénario au montage final. On n'était pas d'accord sur certaines choses mais on était toujours dans le dialogue.

Au générique de JE COMPTE SUR VOUS, il est juste écrit « inspiré de faits réels », sans citer de noms…
Ce qui nous intéressait était les arnaques commises par Gilbert Chikli, pas sa vie proprement dite. Mais fonder un film seulement sur des arnaques n'aurait pas été suffisant. D'où l'idée d'inventer une vie privée au personnage, avec une femme, un fils, une mère, un frère… Et donc de se détacher de la personne réelle qui nous avait inspiré.

Le film montre bien que l'intelligence redoutable de cet homme est de savoir détecter la faille de son interlocuteur : son manque de reconnaissance ou de confiance en lui, sa fragilité émotionnelle…
Oui, dès qu'il dit « allô », même s'il s'agit du patron d'une grosse boîte occupant de hautes fonctions, il arrive à pénétrer dans son intimité, imaginer le décor qui l'entoure et l'inquiéter jusqu'à détecter ses points faibles. Le personnage est à l'affût de tout car le moindre détail en sa possession pourrait lui être utile. Dès qu'il entend ou lit une info dans un journal ou sur internet, son cerveau commence à mouliner. La moindre de ses failles, il plonge dedans, sans hésiter une seconde. Rien ne l'arrête.

Pourquoi la personnalité de Gilbert Chikli vous intéressait-elle autant ?
D'abord parce qu'il a enfreint des limites que je ne serais pas capable de franchir. J'étais surtout intrigué par le pouvoir qu'il parvenait à avoir sur ses victimes.

Le film joue à la fois sur le registre de l'humour et du polar.
Ce genre d'escrocs est comme ça, c'est d'ailleurs ce qui les rend particulièrement déstabilisants. Ils peuvent se montrer drôle et extrêmement sympathiques voir séducteur à un moment, puis l'instant suivant, se mettre à détourner sans scrupules plusieurs millions d'euros.

Plus que la volonté de brasser les genres, c'était donc un désir quasi documentaire !
On a beaucoup réfléchi pour trouver l'axe du film, qui ne raconte pas la vie de Mesrine, ni du gang de la Bande à Bonnot mais simplement celle d'un homme qui a osé s'attaquer à beaucoup plus gros que lui avec juste un téléphone en poche et son bagout**.**

ENTRETIEN AVEC
VINCENT ELBAZ

Comment êtes-vous arrivé sur le projet de JE COMPTE SUR VOUS ?
Quand il a initié ce projet, il y a trois ans, Pascal m'en avait parlé et je lui avais évoqué mon désir de jouer le rôle de Perez. Mais lui-même avait peut-être envie de le faire. Et la vie a continué, le temps a passé.... Et puis le projet m'est revenu entre les mains par les aléas du montage financier, du désir du producteur, de celui de Pascal Elbé de faire un film plus formel que le précédent, de se concentrer avant tout sur la mise en scène, Mais il s'est questionné sur son désir de jouer jusqu'au dernier moment, ce que je trouve totalement légitime. J'aime beaucoup Pascal Elbé, on a tourné plusieurs films ensemble, on se connaît et on s'apprécie, j'ai confiance en lui. Quand il m'a finalement proposé le rôle, à trois semaines du tournage, il se trouve que j'étais libre et j'ai dit ok tout de suite. J'ai eu très peu de temps pour me préparer mais ce n'était pas un réel souci. Chaque tournage a ses spécificités, ses difficultés.

La caractéristique de JE COMPTE SUR VOUS est de flirter entre polar et comédie...
Oui, et Pascal Elbé le réussit car la structure du scénario est suffisamment solide. Cette histoire tient la route sans doute aussi parce qu'elle est inspirée de faits réels qui lui donnent ce côté documenté, précis dans les faits. Du coup, on peut se permettre d'en rire, d'autant plus que cela renvoie au mode de jouissance du personnage, qui s'éclate à faire ces arnaques. Il fallait absolument transmettre ce plaisir là au spectateur parce qu'au fond, tout le monde veut s'amuser dans la vie, éprouver de la jouissance. Il y avait beaucoup d'humour et de rocambolesque dans l'écriture de Pascal Elbé, un côté pieds nickelés qui ne reflète pas forcément une réalité psychologique –peut-être plus dure et âpre – mais qui ne passe pas pour autant à côté de la dinguerie du personnage.

En tant qu'acteur, comment navigue-t-on d'un registre à l'autre ?
La folie de Gilbert Perez lui permet de s'émanciper de toutes les barrières, de se laisser aller à ses pulsions. Sa liberté est totale mais le problème est qu'elle est aussi hyper destructrice car il n'a aucune limite dans sa tête. On passe alors assez naturellement du plaisir à la gravité – on paye d'autant plus son rire émotionnellement qu'on ne peut oublier totalement qu'il y a eu des vraies victimes. Et puis je fais confiance à mon instinct d'acteur. À certains moments, je sentais que la scène était forcément drôle, comme lorsque son fils le surprend en train de planquer des billets dans une enceinte et que Perez lui dit qu'il est agent secret mais qu'il ne faut pas le dire à sa mère. C'est pathétique mais drôle. À d'autres moments, il fallait au contraire jouer davantage la peur ou la menace. Ce personnage était jouissif à interpréter dans sa folie mais je tenais aussi beaucoup à exprimer sa part de cruauté.

Même si le film est très librement adapté de sa vie, vous incarnez quelqu'un qui a existé… Cela a-t-il changé vous manière d'aborder votre travail ?

Pas vraiment. Certes, j'ai regardé des interviews, vu tout ce qu'il était possible de voir sur cette histoire. Surtout, Pascal Elbé et Isaac Sharry, le producteur, travaillaient sur le sujet depuis trois-quatre ans, ils étaient bien au fait. J'ai eu droit à de bons petits briefings ! Et puis j'ai éprouvé le besoin de rencontrer Gilbert Chikli et c'était très intéressant en tant qu'acteur. Cela m'a donné des accroches, des façons de me comporter – même si, en le rencontrant, on n'a pas forcément de réponses… Mais les choix d'écriture de Pascal Elbé s'émancipaient beaucoup de la réalité. Pascal Elbé s'est intéressé à cette histoire à sa manière, en en faisant une étude de caractère, romanesque, sans tomber dans la complaisance, ni dans un traitement trop linéaire. Le matériau primordial restait donc le scénario, les choix d'écriture de Pascal Elbé. C'est avec ça que j'ai travaillé, pas avec les coupures de journaux ! Mon but était juste d'incarner les situations au mieux, de rentrer dans le cœur des scènes le plus rapidement et le plus profondément possible, me retrouver en face de mon partenaire et me dire que je ne sais pas ce qui va arriver. J'aime ne pas être dans le contrôle, ne pas cérébraliser, être dans l'impulsion du moment.

Côté impulsions, vous étiez servi avec ce rôle car Perez a beau dire qu'il se sert de son cerveau…

…il ne s'en sert pas du tout ! Son discours sur sa maîtrise du cerveau est un discours de dingue, il n'est pas du tout cérébral. Il a beau faire preuve d'une intelligence surprenante à certains moments, il n'y a aucun suivi dans ses actes. S'il faut aller discuter avec la mafia, il y va. S'il faut acheter un piano à queue à sa femme, il l'achète. S'il faut le rendre, il le rend… Il avance par à-coups, sans réfléchir. Même son arnaque n'était pas élaborée au départ. Mais comme il a des années d'embrouilles derrière lui et un grand talent pour ça, il finit par trouver celle qui lui convient. On ne voit dans le film que le moment où il accroche une victime mais sans doute a-t-il passé deux cents coups de fil avant que quelqu'un rentre dans son jeu.

Comment s'est passé le tournage ?

Vu le peu de temps de préparation, je me suis un peu jeté dans le tournage, en faisant confiance à Pascal, qui était très au clair sur le fait qu'il fallait que ce soit à la fois tragique et drôle. Mis à part cette ligne directive, il s'agissait d'un travail au jour le jour. Pascal Elbé passe d'une précision quasi chronométrée, presque rigide, à une liberté totale selon comment il vous sent dans la scène, ce dont il a besoin. Je me rends compte qu'on a peu parlé du personnage, davantage des propositions de jeu sur le moment. Je me suis amusé à faire des prises différentes, à prendre l'espace qui m'était donné. Et quand je sortais du cadre, Pascal Elbé me ramenait sur le terrain de jeu, de manière assez simple. Perez passe du manipulateur pervers au jouisseur, en passant par une fragilité psychique. Parfois, on le sent prêt à s'écrouler.

Notamment avec sa mère. Perez manipule la terre entière, mais pas elle !

J'aime beaucoup ce choix d'écriture car il est cruel. La mère de Perez est très froide et lui fait tout pour attirer son attention, comme un petit garçon. Ce jeu puéril est dangereux car ce qu'il lui donne n'est jamais assez pour elle. Cette femme très dure est aussi une manière de s'amuser de l'image de la mère juive généreuse, d'en prendre le contrepied. Et puis être aux prises avec une telle mère ancre quelque chose de la psychologie de Perez.

D'une toute autre manière, sa femme est aussi un personnage fort, pas une victime…

Effectivement, elle n'est pas du tout victime. Elle a fait un choix de vie, elle sait à qui elle a à faire et elle est la seule d'ailleurs qui arrive un peu à le cadrer. On se dit que si elle n'est plus là, il va partir en vrilles. Elle a une distinction que lui n'a pas

forcément. Julie Gayet a apporté beaucoup d'élégance au personnage. J'avais déjà joué avec elle il y a vingt ans dans Nag la bombe de Jean-Louis Milesi. C'était chouette de se retrouver et qu'elle accepte ce rôle.

Comment avez-vous vécu les scènes au téléphone, au centre des arnaques de Gilbert Perez ?
C'était les scènes les plus compliquées à jouer. On tournait à l'étranger, à des horaires incompatibles avec l'actrice au bout du fil et on avait donc tous les deux préenregistré nos scènes pour pouvoir entendre les répliques dans l'oreillette. Malheureusement, cette manière de faire n'a pas été concluant pour le jeu. Moi, j'ai besoin de l'autre pour jouer, besoin d'interagir avec lui en vrai. On a donc refait ces scènes en studio de post-synchronisation. Enfin j'avais ma partenaire à l'image, en train de vivre sa scène et j'ai pu jouer avec elle.

L'art de la manipulation de Gilbert Perez n'est possible que parce que notre époque vit dans la peur et a l'habitude des outils de communications qui dématérialisent la présence de l'autre...
Certes mais à une autre époque, il aurait trouvé d'autres façons de faire. Le pervers trouve toujours le moyen de mettre en action sa folie ! Il est inhérent à l'humanité que certaines personnes profitent de la vulnérabilité des autres. Perez, c'est avant tout une voix au téléphone, une intimité qui se crée, sans lien réel. Car il n'aime pas, il me semble, aller au contact de l'autre. Tout se passe derrière son téléphone, et quand, tout à coup, il faut aller chercher l'argent dans les toilettes de la brasserie, il envoie son frère. Gilbert Perez ne rentrerait pas dans une banque pour la braquer, il n'est pas dans cette violence-là. Sa jouissance est autre : le téléphone et son cerveau.

LISTE ARTISTIQUE

Gilbert Perez	Vincent Elbaz
Barbara Perez	Julie Gayet
Inspecteur Moretti	Zabou Breitman
Maxime Perez	Ludovik
Céline Lerbier	Anne Charrier
Lefèvre	Lionel Abelanski
JMBLC	Dan Herzberg
Rose Perez	Nicole Calfan
La Juge	Catherine Mouchet
Noé Perez	Léo Elbé
Allouch	Patrice Abbou
Levasseur	Sébastien Libessart
Le voisin	Grégoire Bonnet
Le chinois	Bô Gaultier de Kermoal
Le banquier	Pierre Alloggia
L'huissier	Jean-François Gallotte
Amie Barbara	Elisabeth Kedem
Perez 7 ans	Rayan Rabia

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Pascal Elbé
Producteur Délégué	Isaac Sharry
Producteur Exécutif	François-Xavier Decraene
Scénario	Pascal Elbé
en collaboration avec	Isaac Sharry
Image	Romain Lacourbas
Son	Samuel Cohen
	Adam Wolny
	Dominique Gaborieau
Décors	Pierre Quefféléan
Costumes	Anne Schotte
Maquillage/coiffure	Merav Chahar
Montage	Stratos Gabrielidis
1er assistant Mise en scène	Euric Allaire
Scripte	Virginie Le Pionnier
Régisseur Général	Stephan Guillemet
Photographe de plateau	Hugo Cohen
Directeur des effets visuels	Alain Carsoux
Musique Originale	Pascal Lengagne

Produit par Vito Films et France 2 Cinéma avec la participation de OCS, France Télévisions et Ciné +

©Photos : Hugo Cohen